

Avant-propos

Jean-Pierre Pichette

Volume 7, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039322ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039322ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (imprimé)

2371-6878 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pichette, J.-P. (2007). Avant-propos. *Cahiers Charlevoix*, 7, 5–9.
<https://doi.org/10.7202/1039322ar>

AVANT-PROPOS

Jean-Pierre Pichette

Fidèle à son dessein, comme au rythme qu'elle a adopté, la Société Charlevoix présente la cuvée 2006 de ses études franco-ontariennes. Les six textes substantiels qui composent ce septième Cahier Charlevoix — dans la toilette plus aérée, lumineuse et colorée, qui a été renouvelée au numéro précédent — considèrent des questions qui toucheront nos lecteurs intéressés à l'histoire de l'éducation et des mouvements de jeunesse, à l'utilisation comparée des médias nouveaux, à l'influence d'une œuvre majeure en ethnologie, à l'histoire régionale et à la diversité linguistique. Nous sommes particulièrement heureux de publier dans ces pages les premières contributions de deux membres récemment admis au sein de la Société Charlevoix, Messieurs Raymond Mougeon et Michel Bock, à qui nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Gaétan Gervais sonde les fondements historiques de la fameuse « école mère » du fort Frontenac (aujourd'hui Kingston). Cette institution, que Cavalier de la Salle y aurait fait construire, en 1676 ou 1678, pour l'instruction de la population qui y séjournait et confiée aux récollets, aurait été le premier établissement d'enseignement de l'Ontario. Analysant tour à tour les caractéristiques qu'on supposait à cette petite école et les arguments avancés par Arthur Godbout, qui se fit le principal diffuseur de cette thèse, il en trouve les sources chez trois historiens de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle (Louis Le Jeune, Camille

de Rochemonteix et Benjamin Sulte) et la reconnaissance officielle par trois groupes de chercheurs de la mouvance pédagogique qui tous, à une exception près, ont accepté cette hypothèse sans sourciller (historiens, chercheurs et pédagogues) et l'ont colportée, jusqu'à tout récemment, en amplifiant même le « fait ». Après avoir aussi noté les « lourds silences » des groupes d'acteurs (militants, historiens, compilateurs et récollets) qui n'auraient pas manqué de relever une telle réalité, Gervais conclut qu'il n'y a jamais eu d'école au fort Frontenac et que cette thèse appartient au monde du mythe : elle s'accordait si bien aux revendications scolaires que défendait Godbout et qu'ont soutenues, après lui, d'autres chercheurs engagés, pourtant mieux outillés, que l'idée d'une remise en cause n'effleura aucun de ces militants.

Sept décennies après la parution du Romancero du Canada, un livre capital de Marius Barbeau qui figure certes en bonne place au palmarès franco-ontarien des œuvres marquantes de la première moitié du XX^e siècle, Jean-Pierre Pichette en donne une relecture attentive. Il fait voir comment la substance de l'anthologie — cinquante chansons de tradition orale —, son ordonnance thématique et le contenu des commentaires dévoilent les intuitions profondes et les positions théoriques qui animent l'anthropologue, en particulier sur l'origine française et la haute qualité de la tradition canadienne. Comparant les influences opposées admises par l'auteur — Ernest Gagnon au Canada et George Doncieux en France —, il montre la problématique originale du projet que portait Barbeau à partir de ses nombreux terrains. D'autre part, considérant que Barbeau signale les recherches de ses prédécesseurs au Canada, rappelle ses propres enquêtes, présente son réseau de collaborateurs, évoque ses rencontres avec ses informateurs et décrit ses efforts de diffusion de la chanson populaire, il établit que cette œuvre de maturité s'avère, bien plus qu'un simple florilège, un « traité » discret sur la chanson populaire au Canada français et, en outre, qu'elle prépare son grand « répertoire de la chanson folklorique française au Canada ». Le soin que l'auteur apporta à sa publication, la fortune de cette « œuvre de haute vulgarisation scientifique » et « l'influence » qu'elle exerça sur de nombreux

collaborateurs et disciples confirment la place privilégiée de ce livre fondateur, tant dans la carrière de l'auteur que dans l'histoire de l'ethnologie française au Canada.

C'est des régions du Centre et du Sud-Ouest, réunies en raison de leur identité commune et fragmentée, et d'une conscience régionale en voie d'éclosion, que traite l'étude d'Yves Frenette. Par la relecture de documents divers (entrevues, témoignages, recensements et études), il brosse un portrait concret de la vie française de ce coin de l'Ontario pour la période 1940-1970. En retraçant les courants migratoires qui ont amené des populations françaises dans ces régions, il sonde leurs motivations, indique les zones d'attraction (Déroit-Windsor, Sarnia, baie Georgienne, Toronto, Hamilton, Welland) et les îlots de peuplement, et parle de leur adaptation au milieu à la faveur du réseau institutionnel chargé de les encadrer. Mais les migrants durent réagir aux préjugés qu'entraînait leur minorisation et qui eurent des effets sur la place de ces nouveaux Franco-Ontariens. Aussi, les problèmes d'anglicisation les confrontèrent-ils très tôt et les divisèrent : sympathie ou trahison des clercs, apathie de plusieurs, incompréhension et rivalités entre groupes francophones (Québécois et Acadiens, Canadiens français et Français) contribuèrent à de nombreux transferts linguistiques. Malgré une assimilation galopante, qui inquiète l'élite, l'école et la progression du réseau institutionnel auraient commencé à freiner l'assimilation.

Simon Laflamme poursuit son enquête sur l'utilisation des médias dans le nord de l'Ontario. Sa comparaison entre les francophones et les anglophones, réalisée en 2004 au moyen d'une enquête semi-dirigée, se concentre cette fois sur l'un d'eux : Internet. Dans sa première étude, il avait noté une légère infériorisation des francophones quant à la disponibilité de ce média dans leur foyer, mais il avait surtout convenu que les rapports aux médias dans l'ensemble dépendent peu de la langue maternelle. Cela établi, il a voulu savoir s'il trouverait une quelconque différenciation en examinant les usages et les représentations d'Internet chez des jeunes gens, plus familiers avec ce type d'outil. L'auteur constate, ici encore, une grande ressemblance entre les deux groupes

linguistiques. Les circonstances dans lesquelles on recourt à Internet, les routines, les sites qui sont visités subissent peu l'influence de l'origine linguistique; la langue de navigation caractérise à peine la population francophone; de même, dans les représentations où les notions de communication, d'information et de divertissement sont évoquées par chacun des groupes linguistiques, il relève peu de différences, sinon que les francophones sont portés à louer et à critiquer cette technique tandis que les anglophones l'associent plus volontiers au divertissement. La tendance vers l'homogénéisation est donc marquée au niveau de l'usage, mais la multiplication des contenus favorise l'individuation.

Raymond Mougeon, linguiste en poste au département d'Études françaises du Collège universitaire Glendon (York) et directeur du Centre de recherche sur le contact linguistique, occupe, depuis son élection en 2004, le dixième fauteuil de la Société Charlevoix. Il entame sa participation à nos cahiers par l'analyse d'un cas de diversité linguistique : les mots et locutions qui marquent la conséquence dans le parler des adolescents franco-ontariens. Bien que ce sujet paraisse de prime abord pointu, l'auteur entend montrer que ce « petit sous-système de la grammaire du français [...] permet d'aborder la plupart des dimensions distinctives de la variation du français ontarien ». Ainsi, à l'aide du corpus Mougeon et Beniak, recueilli en 1978 au moyen d'entrevues enregistrées, il scrute les divers emplois des conjonctions ça fait que, so, alors et donc dans le parler des adolescents de North-Bay, Pembroke, Cornwall et Hawkesbury, en Ontario, qu'il met en rapport avec ceux des locuteurs montréalais, au Québec. L'auteur examine l'alternance entre ces quatre conjonctions en fonction de divers facteurs : la localité, l'appartenance socio-économique, le sexe, la fréquence de l'emploi du français et le registre (sujet abordé dans l'entrevue). Il relève des divergences dans l'emploi de ces marqueurs : par exemple, la tournure typique du français vernaculaire (ça fait que) est mieux préservée dans les communautés majoritaires; une pression normative plus faible rend les minorités tolérantes à l'anglais et explique l'emprunt, plus ou moins fréquent de la conjonction so selon le milieu et la con-

dition des locuteurs; chez ceux qui sous-utilisent le français, on observe une tendance à la standardisation (emploi plus fréquent d'alors et de donc). Les résultats de cette étude seront réexaminés dans une recherche ultérieure réalisée avec les données du nouveau corpus que l'auteur a recueilli tout récemment dans les mêmes localités. Cette comparaison révélera d'éventuels changements dans l'usage des conjonctions de conséquence.

Élu en 2005 au troisième fauteuil, celui du regretté Fernand Dorais (1992-1997), Michel Bock devient le benjamin de la Société Charlevoix. Titulaire de la chaire de recherche Histoire et francophonie à l'Université d'Ottawa et auteur d'un remarquable essai consacré à la pensée de Lionel Groulx en rapport avec les minorités françaises, il présente comme première étude un « exemple de groulxisme appliqué ». Dans cet article, qui brosse le portrait de la première moitié de l'histoire de l'Association de la jeunesse franco-ontarienne (AJFO), un organisme fondé par l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (ACFÉO) et qui vécut de 1949 à 1972, Bock montre que l'AJFO logeait bien à l'enseigne du « groulxisme », ses activités et sa « conception de l'identité des Franco-Ontariens s'inscrivant sans ambages dans le grand projet national du Canada français ». Traditionaliste, elle avait reçu le mandat de former les futurs dirigeants de la nation canadienne-française en Ontario et se considérait, par conséquent, comme une véritable école de « chefs ». La formule qu'elle privilégiait était celle de l'étude nationale et religieuse, formule austère qu'elle eut parfois beaucoup de difficulté à imposer à ses membres. L'AJFO déploya de nombreux efforts pour rassembler la jeunesse de tout l'Ontario français, voire du Canada français, conformément à une conception organique et culturelle de la nation.

À la suite de ces « études », notre secrétaire Michel Gaulin a bien voulu réunir dans la « chronique » quelques nouvelles des membres de la Société Charlevoix : élection de nouveaux membres, prix et distinctions, publications récentes; il y présente aussi les dernières publications de la Société des Dix, notre société sœur.